

Philippe Lejeune

Ignace Meyerson et le journal intime*

Mars 1995. Je suis dans la salle de lecture des Archives Nationales à Fontainebleau, devant des piles d'énormes cartons : Fonds Meyerson, cote 521 AP.

Un gisement quasiment vierge. Ignace Meyerson (1888-1983) a enseigné en cachette, à l'École pratique des Hautes Études, de 1963 à 1972, puis de 1980 à 1982, sur l'écriture autobiographique, et plus particulièrement sur le journal intime. Situation incroyable : pratiquement rien n'est publié, mais tout est noté de ce qu'il a dit, la moindre plaisanterie, la moindre parenthèse...

Je remonte le temps.

Avril 1965. Meyerson commence sa leçon, le lundi 26 avril. Voilà plusieurs mois qu'il défriche devant son petit public les écrits intimes et la biographie de Stendhal. Que lui a-t-on dit dans le couloir, au sortir du cours précédent ? Toujours est-il qu'il éprouve le besoin, cette fois-ci, de remettre les pendules à l'heure.

Rappel de méthode

Certaines remarques faites après ma dernière leçon m'ont fait penser qu'il fallait rappeler une fois encore un principe de base qui guide notre recherche ici.

Nous essayons de comprendre comment se sont présentés les problèmes de l'individu et du cours de l'existence individuelle dans les écrits autobiographiques de quelques écrivains français du début du XIX^e siècle.

C'est une époque qui voit à la fois :

- de grands événements sociaux et politiques,
- la naissance d'un nouveau genre littéraire, le journal intime.
- des transformations psychologiques de la position de l'individu dans le groupe et du sentiment qu'en a l'individu.

C'est de la psychologie historique ou de l'histoire psychologique, comme on voudra.

La matière comme la méthode demandent une attitude d'objectivité et de détachement à l'égard des personnes et des événements.

Seulement, comme les événements ont parfois été marquants, et les attitudes, les réactions des personnes frappantes, des réactions à chaud, on a quelquefois tendance à prendre position : à louer, blâmer, aimer, ne pas aimer.

De telles attitudes se concevraient si, par cas, comme on dit à Toulouse,

Henri Beyle faisait une cour pressante à l'une de vous

* Publié dans : *Pour une psychologie historique, écrits en hommage à Ignace Meyerson*, textes réunis et publiés par Françoise Parot, Paris, P.U.F., 1996, X-255 p.

ou si, fonctionnaire dans une administration civile ou militaire, et collègue à Jean-Pierre Vernant et à moi, il nous donnait un surcroît de travail par la façon dont il faisait le sien.

Comme tout cela n'est pas, et comme les faits se sont passés il y a 150 ans, regardons-les avec détachement.

L'histoire que nous faisons n'est pas une histoire-passion.

Normalement l'historien a affaire à des événements dramatiques et brûlants et il doit les regarder avec un œil froid.

Ce n'est pas son paradoxe, c'est la règle de son métier depuis 150 ans.

Il prône donc la *distanciation* brechtienne. A un autre moment (9 mars 1981) il raconte que sa mère lui racontait que jeune fille elle avait assisté à une représentation d'*Othello* pendant laquelle un spectateur ému avait crié : « Desdémone sauve-toi ». Pas de ça ! Il faut se détacher... Certes, dans un cours, on peut raconter de petites anecdotes familières pour illustrer une idée. Mais on ne lit pas Stendhal avec passion. Et on ne parle pas de soi.

Continuons à remonter le cours du temps.

Septembre 1941. Ignace Meyerson séjourne à Arrens (Hautes-Pyrénées). Je vois qu'il y prend des notes pour un cours sur « Les relations interindividuelles » (carton 35). L'un des points à étudier est « Pourquoi on parle de soi ». La méthode est galante : il fait travailler trois dames de son entourage, à qui il pose la question. Ce n'est pas un appel au témoignage, la question garde une forme générale. Mais on devine que l'introspection aura autant de part que l'observation dans les réponses. Les dames s'exécutent par écrit : petit devoir de vacances. Le dossier ne comporte aucune note directe de Meyerson lui-même. La formulation même de la question renvoie, autant qu'à la psychologie scientifique, aux règles élémentaires du savoir-vivre : on ne parle pas de soi. Le choix des informateurs suggère aussi que parler de soi est affaire de femme. Voici comment l'une d'elle a analysé, au recto puis au verso d'une même feuille, le silence et la parole.

Pourquoi ne parle-t-on pas de soi

Par pudeur instinctive.

Modestie, et certitude d'être souvent mal compris, mal interprété.

À cause de la forme définitive que donnent les mots, s'exprimer c'est mettre en casier, donner une dimension, donc rétrécir.

Parce qu'il est infiniment plus commode de parler des autres - paresse.

Parce que les autres ne s'intéressent guère à ce que l'on pense réellement et ne désirent souvent pas sortir de leurs ornières de velours.

Parce qu'avec autrui on s'aide à se bâtir soi-même, les mêmes matériaux ne servent pas toujours à la même construction.

Pour que les autres en parlent.

Pour laisser autrui bercer ses illusions sur votre compte.

Parce qu'une fois atteinte son unité, on n'éprouve aucun besoin de s'extérioriser, de s'exprimer, de se comprendre - et que l'opinion d'autrui ne compte plus.

Pourquoi parle-t-on de soi

1) Par besoin de se libérer vis-à-vis de soi-même
par égoïsme ----- des autres
besoin de sympathie.
horreur de la solitude.
besoin de se comprendre.

2) Par curiosité, pour connaître les réactions des autres.

3) Parce que c'est naturel – on parle bien de ce qu'on aime ! quelquefois de ce que l'on connaît.

4) Pour faire jaillir entre les êtres les chocs de révélation.

5) Par humanité – et dans le fol espoir d'éclairer les autres

6) Parce qu'il importe peu qu'on nous écoute – nous chantons nos petites chansons nous-mêmes.

7) Parce que rarement nous révélons l'essence profonde de notre être, du moins volontairement.

C'est pour une huitième raison que je vais parler de moi : par clarté épistémologique. Je vais manquer au savoir-vivre par respect du lecteur. S'exprimer permet à l'autre de comprendre « d'où vous parlez », comme on disait autrefois. Le tout est de garder la mesure. J'ai été invité à ce colloque dans une optique interdisciplinaire, comme spécialiste (littéraire) de l'étude des textes autobiographiques. J'ai accepté par curiosité, parce que je ne savais rien d'Ignace Meyerson, sinon qu'il avait publié un colloque sur les *Problèmes de la personne* où il n'est jamais question d'autobiographie. Françoise Parot m'a montré l'inventaire des archives Meyerson, 67 cartons, avec ces masses de cours inédits, cet iceberg méthodologique au beau milieu des mers que je sillonne. C'était presque une question de sécurité d'aller en reconnaissance. J'ai lu *Les Fonctions psychologiques et les œuvres* (1948), ceux des textes publiés qui touchent de près ou de loin à l'écriture, puis je suis allé à Fontainebleau faire des sondages dans les cartons.

C'est en janvier 1963 que Meyerson a commencé à faire un cours sur « la personne dans le journal intime », à l'École Pratique des Hautes Études. Il traitera ce sujet, en alternance avec d'autres (en particulier la peinture) de 1963 à 1972, puis le reprendra en 1980. Voici un petit repérage tiré du Catalogue de ses archives :

1962-1963 La personne dans le journal intime : début du journal, Constant, son journal, *Le Cahier rouge, Cécile, Adolphe*, contenu du *Journal*.

1963-1964 La personne dans le journal intime : Benjamin Constant ; aspects politiques de sa conduite, thèmes politiques dans ses écrits.

1964-1965 Récit historique et écrit littéraire : perspectives différentes sur l'homme. Le temps dans l'histoire, dans le roman et dans le journal intime. Les écrits intimes et le journal de Stendhal, 1801-1830.

1965-1966 Étude de la personne à travers les écrits autobiographiques et la correspondance de Stendhal : textes de 1830 à 1842.

1967-1968 L'expression de la personne dans les écrits littéraires ou biographiques ou autobiographiques ; histoire de la personne. Aucun type d'écrit n'est privilégié, le journal intime pas plus que d'autres : il n'y a que des approches. Étude des différents types d'écrits chez Stendhal.

1968-1969 La personne dans les romans de Stendhal et dans la *Vie de Henry Brulard*.

1969-1970 Retour à l'expression de la personne dans les journaux intimes : différences entre Constant et Stendhal, d'autres différences chez les modernes : Renard, Valle Inclan, Machado.

1971-1972 Aspects de la personne à travers la correspondance de Mme de Staël : lettres à Narbonne, Ribbing, O'Donnel. Pluralité des approches de la personne. Rôle de l'écrit chez un écrivain.

1980-1981 Connaissance de l'homme. Le niveau humain. Les médiateurs mentaux. Critique des méthodes classiques en psychologie : introspection, psychologie du comportement. Analyse de deux auteurs qui ont pris leur moi comme thème de réflexion : Montaigne, Maine de Biran.

1981-1982 La personne et ses moyens d'expression. La personne a une histoire. L'individu, la personne, le moi. La conscience de soi dans l'Antiquité grecque. Les *Confessions* de saint Augustin. Montaigne : l'individu humain comme tel. Fin XVIII^e et XIX^e : réflexion sur la place de l'individu dans la société, nouvelles formes d'écrits : confessions, mémoires, essais, journaux intimes. Caractères du journal intime. Critique de la sincérité. Opposition personne et personnage. Étude du *Paradoxe sur le comédien* de Diderot, du personnage Félix Krull de Thomas Mann, d'Andréas Berger dans *Le Caméléon* de Bojer, analyse de *Si j'étais vous* de Julien Green.

Imaginez que ceci représente des milliers de pages, de la jolie petite écriture lisible de Claire Bresson. J'ai essayé de comprendre l'architecture d'ensemble de ces cours, m'y suis promené, ai pris des notes à mon tour. Pour alléger mes références, j'identifierai mes citations par la date de la leçon.

Ces bases établies, j'entame mon exposé. Il aura deux parties, développant mon titre en deux sens différents :

- comment Ignace Meyerson se situe-t-il lui-même par rapport à l'écriture autobiographique ?

- quelle méthode propose-t-il pour lire celle des autres ?

Écriture

Je reviens un instant à moi. Mon histoire est celle de quelqu'un qui a toujours pratiqué l'écriture autobiographique, depuis la première adolescence, et sous toutes ses formes. Écrire *sur* l'autobiographie a été un (long) détour dans une stratégie d'expression indirecte. Mon dernier livre, *Le Moi des demoiselles* (Seuil, 1993), se présente comme un journal de recherche sur les journaux de jeunes filles. Cette méthode a d'indéniables avantages, personnels en tout cas. Et d'évidents inconvénients. Mes théories ont chance de n'être que des rationalisations de l'idéologie du genre. On verra plus loin que la méthode de Meyerson, qui suppose une posture *biographique*, est apparemment impossible à s'appliquer à soi-même...

Meyerson a-t-il pratiqué une forme quelconque d'écriture autobiographique ? Pas de trace dans ses écrits publiés. Pas de trace visible dans le catalogue de ses archives. Y a-t-il quelque part une chambre secrète, où l'on découvrira un jour une enfance, des amours, des épreuves, une vocation ?... La seule chose qui puisse échapper aux archives, c'est la correspondance envoyée. Par définition, les lettres archivées sont celles qu'il a reçues. En tout cas pour l'instant, on ne voit rien.

J'ai d'abord eu honte de ne rien savoir de Meyerson, même de son œuvre, quand on m'a fait la proposition à laquelle je réponds aujourd'hui. J'ai vite compris que ce n'était pas vraiment ma faute. Ignace Meyerson a tout fait pour n'être pas connu. Ce n'est pas un homme-livre. C'est un homme-revue et un homme-archives. Je m'explique.

Homme-revue. Il s'est identifié au *Journal de psychologie*. Il a mis sa vie au service du livre, et n'a pratiquement jamais mis le livre à son service. Il traduit, édite, préface, recense, lit, digère les livres des autres. Sa bibliothèque, qu'on est en train d'inventorier, en témoigne. Les rares livres qu'il a publiés portent la même marque : sa thèse, en même temps qu'une sorte de discours de la méthode et de manifeste, est un panorama encyclopédique des recherches en sciences humaines dans la première moitié du siècle, magistralement assimilées. Ou bien il organise et édite des colloques. Il meurt en 1983 et aussitôt ses disciples sont obligés de faire à sa place les livres qu'il a négligé de faire, en rassemblant ses articles. Mais ce n'est pas pareil. Et les colloques comme celui d'aujourd'hui prolongent plutôt ses activités d'éveilleur, d'entremetteur et de pédagogue.

Homme-archives. Nous le sommes tous. Mais il y a des degrés. Nous trions, nous jetons un peu. Il garde et classe tout. Mieux : il fixe l'éphémère. *Verba manent*. Cet homme qui ne tient pas de journal a des secrétaires pour leur dicter ses cours, et même deux fois, semble-t-il. Avant le cours, pour le préparer et avoir des notes claires à suivre. Et pendant, pour le fixer sous sa forme définitive ! Relisait-il lui-même ses cours ? Sans doute. Mais pourquoi garder ensuite tout cela, et souhaiter que cela perdure après sa mort ? Pourquoi encombrer la postérité de ce qu'on a refusé d'offrir à ses contemporains ? Qui lira les avant-textes répétitifs et piétinants de textes qui n'existent pas ?... il y a quelque chose de vertigineux à s'enfoncer dans ces strates de notes de cours fétichisées, fossilisées, et à essayer d'y voir clair... Un peu le drame du *Chef-d'œuvre inconnu* chez Balzac...

Je reviens à ma question. Il a dit que la personne s'exprime dans les œuvres. Ses archives sont comme une sorte d'immense journal de sa vie intellectuelle. Mais elles lui évitent le journal. Elles limitent la curiosité à sa vie intellectuelle, justement. Elles donnent les bases d'une construction à laquelle il se refuse.

Disons-le tout net : Meyerson n'aime pas l'autobiographie. Quant au journal, il l'aime, mais certains aspects lui en font peur. Cela a l'air bizarre pour quelqu'un qui a passé les vingt dernières années de sa vie à travailler sur des écrits intimes. Fascination intellectuelle, ambivalence, exorcisme. Une sorte de désir de reprendre le dessus, d'arracher à l'intimiste la maîtrise de son discours.

Comment je le sais ? Parce qu'il le dit.

Des gens qu'on n'aurait jamais cru racistes vous disent parfois des choses qui vous coupent le souffle. Puis l'abîme se referme.

On croit avoir rêvé.

J'ai redescendu le cours du temps, me voici en 1981 (16 février), devant un «cadrage» du sujet qu'il va aborder : le journal de Maine de Biran, héros, avec Montaigne, de son cours sur l'introspection. Je cite en entier le passage. Intellectuellement, c'est assez pauvre, un chapelet d'idées reçues. Quand on fait un cours, on dit toujours des choses comme ça. Moi aussi ça m'arrive. C'est juste un préambule. L'humeur s'y donne libre carrière. Carrément oubliée, la leçon de Brecht.

Le XIX^e et XX^e siècles

Notre siècle a vu la naissance, le développement, on peut dire le foisonnement d'un nouveau genre littéraire : le Journal intime.

De Benjamin Constant à Anaïs Nin, cette littérature psychologisante a déjà accompli une grande carrière.

Et aujourd'hui le moindre gratte-papier nous communique et rend publics ses désirs grands ou petits, ses dépit amoureux, ses ambitions satisfaites ou déçues, ses vues sur son petit monde.

Apparemment ces écrits répondent à des goûts d'un public de lecteurs, puisqu'ils trouvent des éditeurs.

À côté, s'est développé un autre genre, celui de l'*autobiographie*.

Elle est un bon procédé pour rectifier sa vie, la présenter dans un bon éclairage qui masque les échecs.

Certaines préfaces autobiographiques sont des rectifications et des améliorations successives.

Un 3^e genre ce sont les écrits de fiction.

Un 3^e genre est constitué par des *écrits de fiction* qui ne sont que des *autobiographies transposées*. Depuis le fameux : « Madame Bovary c'est moi », transposition discrète, le procédé s'est élargi. Et tel écrivain n'hésite pas à prendre carrément 10 pages ou plus de son autobiographie pour les mettre dans un récit romanesque.

Dernier genre, celui qui nous intéresse ici.

Quelques auteurs, qui n'étaient pas des littérateurs au sens que nous donnons à ce mot aujourd'hui, ont pris leur moi comme thème exclusif de réflexion à la fois parce qu'ils avaient dès leurs jeunes années tendance à s'observer et parce qu'ils pensaient que la connaissance de soi ainsi acquise pouvait servir à la connaissance de l'homme en général.

Chaque genre reçoit son paquet ! Et toutes les Anglaises sont rousses... La psychologie historique semble ici fondée sur des préjugés élémentaires. Début de dissertation un peu maladroit pour valoriser le sujet traité. Trois mauvais genres, un bon. Un historien construirait-il ainsi son objet ? Mais ce n'est pas de l'histoire : c'est un autoportrait. Mieux vaudrait le dire. C'est bien simple : Ignace Meyerson a horreur de l'*exhibition*, une méfiance profonde pour la *reconstruction* et un goût très net pour l'*introspection*.

Ce qu'il déteste dans le journal intime, c'est sa publication. Ce n'est pas un hasard s'il s'est concentré sur la naissance du genre, quand, aucun journal n'ayant jamais été publié, on pouvait avoir l'impression d'écrire vraiment pour soi. Le moi était une forêt vierge à l'abri du tourisme. Maintenant c'est Disneyland. Autrefois, une élite

d'aventuriers. Aujourd'hui des hordes de fonctionnaires, des copieurs. Le public assoiffé. Exhibitionnistes et voyeurs. La décadence.

En revanche son goût pour l'introspection et pour l'écriture fragmentaire est évident. Et cela remonte loin, dans sa vie. Il nous dit avoir lu le *Journal* d'Amiel à dix-sept ans (donc en 1905) et en avoir été « assez impressionné » (16 mars 1981). Il a lu beaucoup de modernes, Kafka, Green, et, tout frais parus, les journaux de Mouloud Feraoun et de Jean-René Huguenin. Quand le diariste est écrivain, qu'il lui donne l'occasion d'entrer dans un univers particulier, et de voir le laboratoire de son œuvre (son « banc d'essai », son « réservoir »), on sent qu'il lui pardonne d'avoir été publié, d'y avoir consenti ou prêté la main... Parmi ses coups de cœur il cite, entre autres (9 mars 1981), Marie Lenéru, Katherine Mansfield, André Gide, Jules Renard, Dabit, Ramuz, Charles du Bos, Virginia Woolf et Anaïs Nin (pour laquelle il a un béguin). C'est pour exorciser l'indiscrete curiosité qu'elle lui inspire qu'il s'était mis à l'abri de Brecht, dans le passage que j'ai mentionné. Vade retro, Anaïs !

Ce qui est curieux pour un psychologue, c'est qu'il prend toujours en face du journal intime la position d'un lecteur littéraire, il aime, n'aime pas, etc. Tout en stigmatisant la publication, il ne quitte pas d'un pouce le terrain des journaux publiés et des chefs-d'œuvre déjà reconnus. On ne le voit jamais tenir entre ses mains le journal manuscrit d'une personne inconnue. Il n'en a même pas l'idée. Est-ce vraiment la publication qu'il stigmatise ? N'est-ce pas plutôt l'écriture non littéraire ? Ce qu'on appelle aujourd'hui les écritures ordinaires, celles de tout le monde ? La psychologie historique travaille sur un objet qu'elle n'a pas elle-même construit, elle n'en analyse ni n'en conteste jamais la construction...

Globalement, donc, malgré le dégoût que lui inspire l'exhibition, son attitude en face du journal est positive. En face de l'autobiographie il est franchement négatif. On pourrait s'attendre à ce qu'un psychologue, qui a dû réfléchir à l'identité et à la mémoire, dépasse les préjugés de l'homme de la rue, et n'accuse pas tous les autobiographes d'être des affabulateurs. Notre vie peut-elle être autre chose qu'une fable ? On est surpris de la naïveté de cette condamnation, ce qu'elle traduit de moralisme traditionnel, peut-être aussi de peur de sa propre histoire. Il parle de l'autobiographie sans l'avoir guère étudiée. Jamais aucune liste de lectures, comme pour le journal. Elle n'apparaît que lorsque le diariste étudié a par ailleurs écrit, ou commencé à écrire, sa vie : Constant dans *Le Cahier rouge*, Stendhal dans la *Vie de Henry Brulard*. Soyons honnêtes : quand Meyerson lit ces textes, il reconnaît que ce sont des chefs-d'œuvre, très nettement supérieurs au journal. Mais cet hommage à l'art diminue encore leur valeur de vérité. L'autobiographie n'est qu'une reconstruction faussée par l'imagination et l'intérêt personnel. On brode et on se vante...

Cette hostilité à l'autobiographie explique sans doute une relative aberration dans la manière dont l'historien Meyerson construit son objet. Sa recherche est partie, nous dit-il, de la constatation d'une coïncidence entre la mutation de la personne à la fin du XVIII^e siècle et l'apparition de formes littéraires nouvelles, phénomène dont il souligne la rareté. Il a raison. Mais il voit l'une de ces formes : le journal intime, et pas l'autre : le récit d'enfance. La révolution la plus brutale (et la plus traumatisante, parce que publique, alors que le journal restait une pratique souterraine), c'est l'invention par Rousseau du récit d'enfance dans les *Confessions* (publiées en 1782). L'historicisation de soi, la recherche des « chaînes d'affections secrètes » qui relie l'adulte à l'enfant, et la valorisation des origines, c'est une des révolutions les plus fortes qu'ait connues la notion de personne. Tout un pan de la psychologie moderne est sorti de là. Meyerson suit sa

route, monte en épingle le journal et l'introspection, et laisse tomber l'autobiographie et la rétrospection.

Qui lui en voudrait ? Ne faisons-nous pas tous pareil ? Comment ne pas voir que la plupart des gens qui travaillent dans ce champ viennent y régler leurs comptes, ou plutôt y construire leur image, et imposer, dans un champ foisonnant et complexe, un modèle fascinant mais réducteur ? C'est le cas du pionnier Georges Gusdorf, ébloui par le modèle piétiste, qui a construit sa grande somme, *Lignes de vie* (1990), à coup d'anathèmes et de colères. C'est le cas de Pierre Pachet, qui a consacré un beau livre au... même sujet que Meyerson (qu'il ignore totalement, et ce n'est pas sa faute), la naissance du journal intime, à partir d'une définition si particulière de l'intimité qu'elle lui fait éliminer toute l'écriture féminine... C'est mon propre cas, j'ai fait de Rousseau mon Dieu, et l'inventeur de tout, ce qu'il n'est peut-être pas. Et pendant la première phase de mon travail, de 1971 à 1986, j'ai fait du Meyerson à l'envers, montant en épingle l'autobiographie et laissant tomber le journal, que je détestais. Depuis 1986 j'ai mis les bouchées doubles pour me rattraper...

Est-ce vraiment de mauvaise méthode ? Je ne crois pas. Ce qu'on occulte, d'autres viendront qui en feront leur affaire. Ce qu'on voit, on sait en parler, avec l'intuition du pratiquant et la méthode du chercheur. On est bilingue, on parle sans accent, on est du pays. En sens inverse - ce n'est pas gentil à dire mais n'enlève rien à leur valeur - certains livres sur le journal ou sur l'autobiographie semblent écrits en langue étrangère. Ou bien disons qu'ils ont une distance ethnographique.

Mars 1995, je suis toujours rêvassant devant mes cartons - enfin ceux de Meyerson. Je n'aime pas le CARAN, ce gros blockhaus informatisé que les Archives Nationales ont construit à Paris dans le Marais. Quand on vient consulter un document, on a l'impression d'aller voir un ami en prison. La réserve de Fontainebleau, plus modeste, avec sa grande baie vitrée ouverte sur le ciel et la forêt, ressemble à une maison de retraite. On donne un coup de fil la veille pour annoncer sa visite. On vous connaît. Mais oui, M. Meyerson vous attend, tout sera prêt. Intime et discret, c'est ce qu'il souhaitait.

La fixation de ses archives remplit tous ses vœux : elle met ses introspections (indirectes) à l'abri de l'indiscrétion et de la reconstruction, ses deux phobies.

Pas d'exhibition : ces archives, qui ne contiennent aucun document vraiment intime (du moins dans la partie accessible), prolongent la convivialité discrète de ses articles et de ses séminaires. L'homme-revue a pris sa retraite pour l'éternité sous la forme de l'homme-archive.

Pas de reconstruction : sa vie intellectuelle est fixée telle qu'elle a été vécue sur le moment. Tout est déjà prêt pour le travail d'un autre, une impeccable préparation anatomique pour le genre qui a vraiment sa faveur, et qui n'est ni le journal ni l'autobiographie, mais la biographie.

Ma communication aurait dû s'appeler « Ignace Meyerson et la biographie ».

Lecture

Je reviens une seconde (et dernière) fois à moi. La fourchette des travaux de Meyerson sur l'autobiographie, 1963-1982, correspond à la période où j'ai moi-même commencé. Si ça se trouve, j'aurais pu suivre ses cours ! Si ça se trouve, ensuite, il aurait

pu lire mes premiers livres ! Petite appréhension (s'il m'éreintait ?), petite déception (il m'ignore !). Voilà : nous nous sommes ratés... je l'ai cru. Mais non, il lisait tout. Claire Bresson a retrouvé son exemplaire de mon *Pacte autobiographique* (1975), avec une enveloppe contenant des notes de lecture, un repérage précis sur la première partie du livre, le Pacte, Rousseau, et surtout Gide. Sartre n'était pas son affaire, et Leiris guère non plus. Situation plus que bizarre, me voici à prendre des notes sur les notes qu'il a prises sur moi.

C'est en 1969 que j'ai commencé à travailler sur l'autobiographie. J'avais constaté qu'il existait, dans les pays de langue allemande ou anglaise, une énorme et ancienne tradition d'étude critique, et qu'en France, il y avait... trois fois rien, ou presque. Pourquoi ? Y a-t-il une spécificité française ? Rousseau a-t-il choqué son monde ? Toujours est-il qu'en France il est de bon ton, dès qu'on aime l'art, de mépriser l'autobiographie et le journal. C'est «le roman de ceux qui ne sont pas romanciers», disait Thibaudet. Les historiens de la littérature traitent les textes autobiographiques comme des documents, qu'ils ont le tort de croire transparents et de prendre au pied de la lettre (tout le travail de Meyerson ira contre cette naïveté). Les historiens tout court sont plus lucides et méfiants : ils pratiquent la critique du témoignage, mais du coup ne s'intéressent au texte que pour les informations qu'il peut contenir. C'est donc d'un autre horizon, du côté des sciences humaines, qu'est venu l'intérêt pour des textes que littéraires et historiens sous-estimaient. En 1969, on pouvait les compter sur les doigts d'une main :

- un philosophe, Georges Gusdorf, avec *La Découverte de soi* (1948), *Mémoire et personne* (1950) et surtout un article lumineux publié en 1956, mais égaré dans des mélanges publiés en Allemagne, «Conditions et limites de l'autobiographie» (*Mélanges Fritz Neubert*) ;

- une psychologue, adepte de la caractérologie, disciple de Le Senne, Michèle Leleu, qui a publié le premier livre d'ensemble en français sur *Les Journaux intimes* (1952) ;

- un démographe-sociologue, Alain Girard, qui publie en 1963, au moment même où Meyerson se lance sur le même sujet, une somme sur *Le Journal intime...*

Quand Françoise Parot m'a parlé des travaux inédits du psychologue Meyerson sur l'autobiographie, cela m'a paru clair : il devait être un de ces spécialistes de sciences humaines qui ont été capables d'envisager l'écriture autobiographique, sous ses différentes formes, comme un *acte* dans la construction d'une personne, qui ont recherché l'émergence de cet acte dans l'histoire, et en ont analysé les aspects psychologiques et sociaux. Très bien.

Mais ensuite étonnements en cascade.

Je n'en avais jamais entendu parler ! - Pas étonnant : cette recherche menée de 1963 à 1983 n'a abouti qu'à un article sur Stendhal, paru dans *Le Journal de psychologie* l'année de sa mort.

Mais lui, de son côté, semble n'avoir jamais entendu parler de ses prédécesseurs ! Il se comporte, dans ses cours, comme s'il était le premier à aborder le champ ! On verra qu'il a commencé à s'intéresser au journal intime à Toulouse en 1948. Serait-il devenu sourd aux travaux qui empiétaient sur le champ qu'il avait eu l'intention d'investir, mais qu'il n'a abordé pour de bon qu'en 1963 ? Pourtant c'est un bibliographe acharné et

encyclopédique ! Il pond des notes de lectures sur les sujets les plus variés. Elles sont archivées avec le même soin que les notes de cours, qu'elles complètent.

Je n'ai fait que des sondages dans les archives. Mais je vois que c'est seulement en 1980 qu'il prend des notes sur *La Découverte de soi* (1948) de Gusdorf. Aucune mention du livre de Michèle Leleu dans ses analyses, pas de compte rendu dans *Le Journal de psychologie* à l'époque. Ça se comprend, il a un mépris absolu pour la caractérologie. Mais ce qui se comprend moins, et m'a d'abord sidéré, c'est qu'il ne semblait pas avoir lu le livre d'Alain Girard (1963). Il ne le mentionne jamais, et *Le Journal de psychologie* n'en fera pas de compte rendu. Or ce livre explore, en plus de 600 pages, avec une information beaucoup plus large que celle de Meyerson, le même champ : l'apparition du journal intime au début du XIX^e siècle et ses rapports avec les transformations historiques de la personne. Il y a une différence d'accent, certes : Girard propose des réflexions généralisantes sur le *genre* du journal, alors que Meyerson, échaudé par deux ou trois essais, se réfugie dans des études monographiques : le problème de la personne est plus important pour lui que celui du genre. Mais Girard, qui fait tout, fait aussi des monographies détaillées et attentives. Huit diaristes sont passés au peigne fin : *Maine de Biran*, Joubert, *Constant*, *Stendhal*, Guérin, Delacroix, Vigny, Amiel. J'ai mis en italiques les trois clients de Meyerson. Girard, qui est un bon lecteur, fait les mêmes réflexions que Meyerson sur la difficulté qu'il y a à lire un journal, et leurs lectures fatalement se recourent.

Je ne savais plus que penser. Le 15 janvier 1968, Meyerson déclare à ses disciples : « L'historien qui voudra aujourd'hui faire une histoire précise du journal en tant que genre littéraire - cette histoire n'est pas encore faite - devra considérer le journal d'Henri Beyle comme le point de départ de la série ». Quatre ans après la parution du livre de Girard ! En plus il se trompe, il dira lui-même plus tard que le point de départ est Maine de Biran (1793).

L'esprit en déroute, j'ai posé la question à Claire Bresson. J'ai appris que Meyerson connaissait parfaitement le travail de Girard, puisqu'il avait fait partie de son jury de thèse !

La chronologie est difficile à débrouiller. Alain Girard a soutenu sa thèse le 18 janvier 1964, sur exemplaires imprimés, et le livre est sorti immédiatement après. Le cours de Meyerson a commencé le 21 janvier 1963, donc un an avant. Mais les deux hommes sont entrés en relation en octobre 1962, comme en témoigne une lettre d'Alain Girard.

Mon hypothèse : depuis 1948, Meyerson avait envie de s'occuper du journal, mais sa première tentative avait été un échec. La thèse de Girard a dû lui être pénible : il s'était laissé doubler ! D'autant plus pénible que, à la différence de Michèle Leleu, adepte d'une caractérologie étroite, Girard est au fond assez proche intellectuellement de lui, et fait, même si c'est autrement, ce qu'il aurait pu faire. Meyerson va relever le défi : tout son travail de 1963 à 1982 est un *corrigé* de la thèse de Girard, mais comme l'écart entre les deux hommes n'est pas énorme, d'une part, et que d'autre part Meyerson ne nomme jamais Girard, ce corrigé pourrait prendre comme un air de *plagiat*. Bien sûr, ce n'en est pas un le moins du monde, mais la situation est bizarre.

Je reviens en 1948, pour reconstituer l'itinéraire intellectuel de Meyerson sur ce point, et souligner ce qui l'oppose à Girard.

À la fin de sa thèse sur *Les Fonctions psychologiques et les œuvres* (1948), il prend comme exemple la notion de personne. Dans sa conclusion sur « l'inachèvement des fonctions », il réfléchit, loin de tout formalisme dogmatique, à la part d'indétermination des signes. Il en arrive à un exemple concret :

Regardons l'histoire de la personne. La notion s'est enrichie d'apports successifs, a paru se condenser, prendre l'aspect substantiel. Elle est devenue un thème important de la réflexion morale, et aussi de la littérature. Une forme littéraire s'est précisée et développée, le roman, qui a pris l'expression de la personne pour objet (p. 192).

Le roman est la voie royale, il s'y engouffre. On sait qu'il avait assigné à la psychologie historique le choix entre deux méthodes : travailler sur une série déjà constituée (p. 137), ou établir des rapports entre différentes séries, constituées parfois par des disciplines différentes (p. 141). Dans les deux cas, on ne s'avance qu'en terrain déjà labouré. On fait confiance, et c'est peut-être un tort. C'est croire à l'existence de faits indépendants des théories. Si la science sur laquelle la psychologie historique se greffe est à moitié aveugle, la cécité sera partagée. Le roman est donc roi sur la scène universitaire. Après sa thèse, Meyerson suit son idée, et se lance dans des travaux pratiques. Il publie en 1951 « Quelques aspects de la personne dans le roman », une synthèse puissante, résumant l'évolution contemporaine de la personne dans le roman en trois phases : du moi autarcique (Gide) au moi éclaté (Pirandello) et de là au moi solidaire (Saint-Exupéry). C'est brillant, stimulant, certainement au-dessus de ce qu'on enseignait à l'époque en littérature à l'Université. C'est assez arbitraire aussi (pourquoi Saint-Exupéry et pas Céline, par exemple ?). Le dossier de travail correspondant dans les archives (carton 40) a l'air d'annoncer un livre entier, en trois chapitres. Ce sera seulement un gros article. Puis tout se passe comme si Meyerson avait épuisé le sujet, pourtant vaste. Il n'y reviendra jamais plus. Quand il organise en 1960 son colloque sur les *Problèmes de la personne*, il laisse la parole aux autres. La partie littéraire est entièrement consacrée au roman. Son grand mérite est d'essayer de jeter la lumière sur les mutations contemporaines (nouveau roman, roman américain). Mais Michel Zérafra, chargé d'un exposé théorique sur « la personne du narrateur dans la littérature romanesque », s'y montre incapable de déceler, entre roman et histoire, l'existence d'une pratique pourtant bien connue, le cas où l'auteur-narrateur fait l'histoire de sa propre personne : l'autobiographie.

Si Meyerson, après 1948, a cherché la personne du côté du roman, c'est peut-être aussi parce qu'il venait de connaître un échec du côté du journal. Dans son cours de 1948-49, il mentionne les deux voies. Il balaye une série d'innovations dans différents arts. Cela va de l'apparition de la peinture de chevalet à celle du solo accompagné dans la musique du XVII^e siècle. Pour les arts du langage, il note « apparition de certaines formes : roman, journal intime » (3 février 1949).

A priori, le journal semblait une bonne piste : il a essayé, et il dit s'y être embourbé ! Il n'a pas fait de cours, mais il a lancé quelques étudiants à défricher le terrain. On trouve dans le carton 5 les plans de deux mémoires sur le journal intime. Titre de l'un d'entre eux : « Étude psychologique de quelques aspects de la personne dans le journal intime ». L'autre document est un résumé du mémoire achevé d'une certaine M^{lle} Garrabé. Ils ont en commun d'envisager le journal intime comme un tout, dont ils distinguent certes les facettes, en s'appuyant, pour le mémoire de M^{lle} Garrabé, sur de nombreux exemples de Constant à Gide et Joe Bousquet. Ce sont des synthèses forcément rapides (91 p.), mais l'argumentation en semble déliée et agile.

Reste que Meyerson n'a pas dû être satisfait du travail trop systématique et unificateur de ses disciples. Ses propres réflexions, qu'il va vous exposer lui-même dans quelques instants, lui ont fait apercevoir une autre piste. Il ne s'y est pas engagé sur le champ. Pourquoi quinze ans plus tard y revient-il ? C'est dans la logique de son cours de 1961-62, qui portait sur les problèmes de la personne et les « principes d'une science de l'individuel ». Mon hypothèse est que son dialogue avec Alain Girard, attesté fin 1962, lui a donné l'idée de reprendre son vieux projet. Ça doit faire un drôle d'effet, quand même, d'avoir à juger un plus jeune chercheur qui fait en six cents pages un travail que vous jugez impossible. En lisant sa thèse, vous comprenez mieux la nature de la résistance que le journal a opposée à vos hypothèses. Vous relevez le défi, vous allez tout reprendre à zéro. Tellement à zéro que vous oublierez pendant vingt ans de signaler à vos étudiants le jeune chercheur qui vous a précédé. Publiée début 1964, sa thèse est devenue un livre qui fait autorité. Vous qui l'avez connu thèse, ça ne vous impressionne pas. Vous ne le nommerez jamais. Il vous arrivera, sur le tard, en 1981, de faire allusion à une vieille thèse, « il y a une quinzaine d'années », qui tombait dans le piège classique, d'assimiler tout journal intime à celui d'Amiel, et, grand seigneur, vous ajouterez que dans cette thèse « par ailleurs il y avait de bonnes choses » (16 mars 1981).

Faute de connaître le rapport de thèse rédigé par Meyerson, j'ai dû deviner ses réactions en suivant, dans son exemplaire, les marques au crayon qui rythment sa lecture. La plupart sont approbatives (trait droit). Le point d'interrogation intervient chaque fois qu'Alain Girard a l'air de tenir pour acquises l'unité et la continuité de la personne. Mais surtout il est facile de repérer les deux assertions qui hérissent le plus Meyerson. Les voici : « Presque toujours ce qui vaut pour Amiel vaut aussi, dans une certaine mesure, pour tous les autres journaux, ou tout au moins pour quelques-uns d'entre eux, de manière plus ou moins marquée » (p. 467). Phrase curieuse, qui entoure la simplification abusive de modalisations qui la détruisent, comme si Girard anticipait le froncement de sourcil de Meyerson... Et puis : « Il se dégage de tous les journaux intimes une même psychologie de la personne » (p. 488). Là moi-même je fronce le sourcil, et je me dis que s'il avait vécu, Meyerson aurait sans doute aimé mon « *Cher cahier...* » (1990), où j'ai rassemblé 47 témoignages montrant l'extrême variété des formes et des fonctions du journal.

J'ai dit que Meyerson allait nous raconter son échec de 1948. En fait il va tout nous raconter. Je vais lui laisser la parole, comme il le fait avec ses diaristes. Il les cite à n'en plus finir, par peur de tomber dans des généralisations illusoire. J'essaierai d'éviter ce vertige de l'individuel, et ne citerai Meyerson que lorsque lui-même théoriserait sa démarche. Des points entre crochets signaleront mes coupures. Je le prendrai par les deux bouts : point de départ et point d'arrivée.

Point de départ

Le cours a commencé le 21 janvier 1963. Deux mois plus tard, le 18 mars, Meyerson commence déjà à remettre les pendules à l'heure (même situation qu'en 1965, dans le texte que j'ai cité au début). Chaque fois, il doit y avoir des auditeurs impatient, qui ont l'impression de s'enliser. Il fait une mise au point, raconte son aventure de 1948, et marque son territoire.

Préambule : Remarques sur la méthode suivie

I. Quelques observations faites tant ici qu'au Centre m'ont conduit à penser qu'on n'a pas toujours tout à fait saisi et suivi la méthode que je proposais.

Peut-être n'est-il pas mauvais de la montrer en rappelant la suite des démarches [...].

III. J'ai été amené à m'occuper la première fois, un peu, du journal intime il y a une quinzaine d'années. Je parlais de l'idée qu'il y avait au début du XIX^e siècle à la fois un état nouveau de la personne et des faits nouveaux d'expression littéraire de la personne.

Parmi ces faits nouveaux, il y en avait un qui me paraissait particulièrement significatif, parce qu'il marquait un commencement : les commencements sont en général difficiles à saisir.

Mon hypothèse de départ était donc :

il y a une poussée nouvelle et forte dans l'histoire de la personne, et un fait nouveau dans l'histoire littéraire de la personne.

Et cette forme d'expression littéraire nouvelle est plus intérieure, ce qui se comprend puisque la personne elle-même est devenue plus intérieure.

C'était une hypothèse très séduisante, mais qui malheureusement ne s'est pas vérifiée.

En regardant les journaux intimes, du moins ceux qui avaient été publiés à cette époque et que j'avais pu trouver à Toulouse, je suis arrivé à deux constatations :

1. Le journal intime n'était pas plus intérieur que d'autres expressions : il était autre chose et cette autre chose était diverse.

2. Le journal intime avait une histoire, qui était une histoire à la fois psychologique et littéraire.

Son histoire littéraire a été la constitution, en un siècle et demi, d'un genre littéraire.

Son histoire psychologique était celle de la diversité d'expression de la personne, à une époque, à travers des modes différents, et les rapports entre cette diversité et ce qu'on pouvait penser de la structure de la personne posaient des problèmes.

J'ai eu finalement le sentiment que c'était très compliqué.

Et, pris par d'autres choses, j'ai abandonné ces recherches.

IV. J'y suis revenu cette année non sans quelque hésitation [...]

Pourquoi me suis-je senti poussé vers le journal intime ?

Le besoin qu'on éprouve à s'occuper d'une question de science est souvent aussi difficile à expliquer que le sentiment qu'on a pour une personne.

Enfin ça a été comme ça.

J'avais le sentiment qu'il fallait essayer d'y voir clair, mais je ne voyais pas très bien dans quoi je m'engageais.

Je voyais les auteurs et les têtes de chapitres.

Je ne prévoyais pas ce que l'expérience allait apporter.

V. Je vais maintenant vous dire comment j'ai procédé pratiquement, ce qui me permettra de vous donner éventuellement quelques références bibliographiques si vous le souhaitez.

1. j'ai naturellement commencé à lire les textes des journaux et récits autobiographiques

ex. de Constant et de Stendhal, d'abord Stendhal aussitôt après Constant, de façon à avoir tout de suite quelques points de comparaison (Bibliographie I).

J'ai un peu lu à ce moment d'autres journaux, assez peu, me réservant cela pour plus tard.

Ici, je l'interromps une minute pour lui faire commenter cette expérience de lecture. Comme il dit, le journal, c'est le maquis ! La brousse... Il faut errer des jours et des jours pour commencer à s'y reconnaître. S'en imbiber. Il l'a dit dès la leçon inaugurale (21 janvier 1963) :

Le journal intime est un genre diffus, il n'a pas de forme.

On écrit pour soi, on écrit n'importe quoi et n'importe comment, - du moins dans la première période

C'est le maquis, on s'y perd [...].

VIII. Pour bien entrer dans un genre non concentré et différent des formes classiques habituelles, il faut beaucoup lire des œuvres de ce type, sans théorie préalable, - il faut s'en imbiber. J'ai déjà une fois été amené à m'imbiber d'une littérature pour la sentir, c'était quand, pour comprendre certains faits de la pensée et de l'action de l'Inde ancienne, j'ai lu les Purâna : littérature très diffuse et souvent déconcertante.

Je devrais ici, pour bien vous faire sentir le journal intime, vous en lire beaucoup. Ce n'est évidemment pas possible, ce serait trop long ; mais je vous lirai de temps en temps des passages.

IX. Deux constatations liminaires, s'imposant à qui aborde la lecture des journaux intimes.

a. on trouve tout et n'importe quoi dans le journal intime comme contenu et on trouve toutes les variétés de formes.

Tout et n'importe quoi comme contenu : du quotidien accessoire et en apparence futile : rencontres, visites, dîners, mondanités, à côté de réflexions sur les lectures, le travail, les jugements sur les hommes, sur des problèmes moraux, faits sociaux, des confidences intimes, l'expression des sentiments profonds, etc.

Toutes les variétés de formes depuis le style télégraphique ou même un chiffrage (comme chez Constant) jusqu'au style le plus recherché et étudié.

b. il résulte de cet aspect multiforme et foisonnant du journal, qu'il n'offre pas de manière directe la matière psychologique.

Dans la poésie lyrique, dans le roman, on atteint vite ce noyau psychologique

Dans le journal intime on est confronté d'abord avec une superficie assez anecdotique par moments, sur laquelle on glisse.

Même les confidences ne sont pas toujours ce qui est essentiel.

L'essentiel, la matière profonde, n'apparaît qu'après une longue lecture, après décantation.

À première lecture d'un journal, on n'en saisit pas l'enjeu. Littéralement on ne comprend pas de quoi il est parlé, et encore moins ce qui est tu. Je reviens à notre leçon du 18 mars. Meyerson évoque les cascades de lectures à faire pour éclairer la moindre ligne :

2. j'ai été vite amené à constater que je ne comprenais pas très bien les journaux, qu'il me manquait tout le temps des éléments pour les saisir, qu'il fallait les compléter par d'autres lectures, d'espèces voisines, les correspondances (Bibliographie II).

3. Ces correspondances m'ont apporté des données utiles, mais elles m'ont paru à leur tour fragmentaires, incomplètes (cf. Sainte-Beuve, 2^{ter}). Cela a été alors le tour des thèses et des ouvrages sur nos personnages, thèses et ouvrages qui au reste étaient le plus souvent fondés sur des correspondances, souvent sur des lettres non publiées dans des recueils ; ici les lettres étaient situées et commentées, et non simplement présentées dans une suite chronologique. Mais on avait ainsi des tableaux d'ensemble, et quelquefois des éclairages complémentaires (Bibliographie III).

4. Il fallait faire un dernier pas : recueillir les données sur l'atmosphère de l'époque et des milieux, sur ce qu'on appelle le climat psychologique : les mémoires de ce temps (ce sont toujours des textes écrits après).

Ce travail, je ne l'ai fait que très incomplètement. Il est pratiquement infini et il vaut mieux ne pas trop s'y aventurer [...].

5. L'époque à laquelle se situe le journal de Benjamin Constant, la qualité des personnes engagées orientent vers un 5^{ème} chapitre de la Bibliographie : on n'en finit pas. C'est l'histoire générale de cette époque.

Ici une documentation complète et correcte est encore plus difficile, et je ne vous l'indique pas [...].

VI. À côté des chapitres de la bibliographie, il y a eu des chapitres de l'analyse, qui étaient une autre division, pas du tout parallèle à la première.

Nous avons procédé de l'extérieur à l'intérieur et noté à mesure ce que nous apportait chaque palier de cette recherche qui allait de la périphérie au centre :

composition du journal

époques auxquelles il a été écrit

le contexte social

les car^s de dispersion, d'incomplétude, d'orientation partielle

les rétropections

pour aboutir enfin au contenu du journal et à ses thèmes.

Je vais résumer en mes propres mots. Le texte du journal n'est pas compréhensible seul. Il faut un contexte, et d'abord un contexte d'écriture. D'où le choix privilégié d'*écrivains* aux écritures multiples (correspondance/journal/autobiographie/fiction), sur lesquels existe déjà une abondante documentation. Le journal d'un *inconnu*, livré hors tout contexte, serait incompréhensible. Meyerson dirait volontiers d'un journal sans contexte ce que Freud disait des rêves sans leurs réseaux d'associations : texte absurde, dont on ne peut rien dire.

Donc, loin que le journal *éclaire* l'œuvre d'un écrivain, comme le croient naïvement certains biographes ou critiques, il a besoin d'autres textes pour être éclairé. Et de proche en proche, Meyerson se trouve lancé *de facto* dans une entreprise *biographique* gigantesque qui a pour règle de ne jamais déborder l'univers de textes qu'elle exploite (aucune tentative de reconstituer l'ensemble d'une vie) et d'être

toujours centrée sur un individu unique (aucune généralisation). Exploration minutieuse, appuyée sur de très nombreuses citations, étendue sur des mois, des années. Il y a un contraste paradoxal entre cette absorption presque monomaniaque, et l'impératif de distanciation par ailleurs proclamé et respecté. Cette recherche si tendue demande à suivre grande patience.

C'est par un *retour* ultérieur de ce travail biographique *vers* le texte du journal que des traits caractéristiques de l'acte d'écriture pourront être aperçus. Ou *pourraient*. Car le lecteur de ces notes, ou l'auditeur du cours, se demande parfois si le retour aura jamais lieu. Meyerson s'enferme jusqu'à l'absurde dans l'individuel. On a l'impression d'une disproportion monstrueuse, entre un « cheval » de travail biographique et une « alouette » d'analyse de l'écriture. L'objet n'est plus le journal, mais la personne, ce qu'est une personne. Mais on tourne dans une sorte de cercle infernal. Cette recherche se mène à travers un système d'écriture, mais elle vise ce qu'on peut savoir d'une personne. Mais ce savoir n'est jamais construit que dans le champ de ce que cette personne dit d'elle-même, ou de son dialogue avec ses intimes... Pour sortir de ce cercle, je saute à l'autre bout. Meyerson adore les bilans autant que les prolégomènes méthodologiques.

Point d'arrivée

J'aurais pu prendre le bilan que Meyerson fait au terme de son parcours Stendhal (31 mai 1965). J'ai préféré la fin du parcours Staël (10 avril 1972), plus générale :

Cette étude nous a permis de mieux comprendre ce que j'ai appelé la perspective pluraliste dans l'étude de la personne.

Il nous faut abandonner la notion de la personne en soi,

de moi profond, fixe, permanent, indépendant des circonstances,

indépendant aussi des moyens par lesquels on peut tenter de le connaître.

Le psychologue n'est pas comme le Dieu de Leibniz qui sait ce qui se passe dans chaque monade.

ni comme le romancier qui sait non seulement ce que tous ses personnages pensent et sentent, mais ce qu'ils penseront et sentiront dans 10, 30 ou 50 ans.

Il n'est même pas comme l'historien dont Seignobos disait qu'il prophétisait pour le passé.

S'il veut être objectif et ne dire que ce qu'il sait, il sera assez pirandellien.

Benjamin Constant, Mme de Staël sont ceci ou cela, quand à travers des textes confrontés et critiqués ils nous apparaissent ceci ou cela, de même Stendhal.

Bien sûr, nous ne prenons pas tout ce qu'ils ont écrit à la lettre, nous ne les croyons pas sur parole.

Il nous faut, pour nous former une opinion, pour comprendre, réunir beaucoup de textes.

Des écrans s'interposent entre les textes et l'exégète.

Certains sont à écarter sans plus, d'autres doivent être expliqués.

Telles barrières, comme dit Constant, qui font obstacles, sont aussi une partie de la personne, de telle personne, et par exemple la façon dont je ne me livre pas ou dont je me livre fait partie du moi.

Les difficultés pour l'historien de la littérature sont multiples.

Il doit comprendre des écrits de personnes d'un autre temps et d'un autre milieu que le sien, qui parlent une autre langue, qui ont d'autres sentiments que ceux des hommes de son temps.

Naturellement l'historien ne doit pas écarter les hypothèses de dissimulation ou de travestissement, et par exemple Stendhal n'a pas dissimulé qu'il dissimulait.

Il faut alors trouver les clefs.

On aboutit alors à l'idée qu'une personne peut être diverse et diversement elle-même.

Aussi qu'elle peut être diversement sincère.

que la sincérité a des aspects et des degrés.

Nous avons pu parler, à propos de nos auteurs, de sincérité de contexte.

Et si l'on admet cette diversité et cette complexité, on ne peut plus se contenter d'un texte tenu pour plus vrai que les autres. Ce n'est plus par un texte mais par beaucoup de textes qu'on parvient à caractériser et à situer telle personne.

En même temps se pose la question des rapports de la personne et du social, de la personne et du personnage.

Ici encore il nous faut abandonner la position traditionnelle : il y a une personne authentique, et il y a le masque social.

La distinction était commode, elle ne tient pas devant une analyse précise.

L'homme est un animal originairement et profondément social.

Pierre Janet déjà l'avait pressenti quand, dans son tableau hiérarchique des tendances, il a mis - au reste pas très haut dans l'échelle - les tendances socio-personnelles.

Les sociologues et les ethnologues depuis ont pu préciser la place de l'individu dans telle société et montrer par là la diversité des situations socio-personnelles.

La tâche du psychologue historien n'est pas de séparer tel individu de la société dans laquelle il a vécu, mais de rechercher comment il était dans telle société, jusqu'à quel point il s'y conformait, par quoi il s'en différençiait.

Elle est aussi, s'agissant d'individus écrivains, de voir ce qu'était la microsociété particulière dans laquelle il a vécu, et plus encore d'examiner les incidences de son métier d'écrivain.

Il y a là pour l'individu écrivain, comme au reste plus ou moins pour chacun de nous, plus ou moins une hiérarchie de réalités.

Le fait nous a frappé chez Stendhal quand, examinant ses pages de journal sur la guerre d'Autriche, nous avons pu conclure que c'étaient ces pages qui étaient sa principale réalité, et non les faits de guerre. Aussi quand, recherchant dans la *Vie de Henry Brulard* les passages sur sa soi-disant participation à la bataille de Wagram à laquelle, comme on sait, il n'a pas assisté, nous avons vu cette participation apparaître, s'amplifier, prendre consistance, devenir réalité.

Les gens de plume sont une espèce spéciale ; la chose écrite, écrite par eux, a un grand poids.

Mais elle n'a pas la même signification pour tous, et ce qu'ils écrivent n'a pas le même poids à divers moments et dans diverses circonstances.

Je me dis : sans doute est-ce un psychologue, et je le vois à son combat contre l'idéologie naïve de la sincérité et les conceptions substantialistes de la personne ; pour quiconque entre dans le champ de la littérature personnelle c'est un combat de chaque instant – il a même de jolies formules : la « sincérité de contexte » !

Je me dis : sans doute est-ce un historien - mais là j'en suis moins sûr, et même pas sûr du tout. Il travaille dans le passé parce c'est la condition pour qu'une documentation écrite multiple soit disponible sur le vécu d'un individu. La curiosité historique, la fascination littéraire ont déjà rassemblé autour de ces textes les éléments d'une enquête dont il n'a plus qu'à prendre connaissance pour les déchiffrer. La psychologie historique a pour seul « terrain » l'écriture. Elle évite tout contact avec des individus réels, toute enquête *in vivo*. Mais ce n'est pas vraiment de l'histoire que fait Meyerson. Il ne produit aucune source d'information nouvelle, aucune enquête originale. Il accepte un objet d'étude préconstruit par la tradition. De même qu'il fuit toute assertion sur la personne comme substance, il évite toute généralisation historique. C'est plutôt de la psychosociologie située dans le passé, faite à l'occasion de deux ou trois cas étudiés à satiété. Il ne retrouvera vraiment la mentalité « historienne » qui animait son travail de 1951 sur le roman que dans les cours de 1980-82 sur l'histoire de la personne. Mais il passera alors d'un extrême à l'autre, de la dissection minutieuse à la synthèse cavalière. Entre le pointillisme et la globalité, il ne trouve jamais vraiment l'assiette d'une étude historique qui pourrait éclairer les transformations collectives.

Goût de travailler sur de l'écriture... Étrangeté de son propre rapport à l'écriture, lui qui écrit mal (graphiquement), qui dicte à perte de vue, rhétoricien méthodique laissant fuser la vivacité de sa parole, nouveau Socrate ou Jésus escorté de scribes et de témoins... Et le voilà qui, à propos de Stendhal, lâche que « les gens de plume sont une espèce spéciale » ! Appartient-il lui-même aux gens d'épée, ou à la noblesse de robe ? Quelle idée de croire qu'on affabule plus en écrivant qu'en parlant... Quelle morgue...

Je saute à ma conclusion – je ne sais si elle lui aurait plu. Je respecte le psychologue, je doute de l'historien, j'admire en lui le... romancier. En 1948, il était à la croisée des chemins : le roman, il s'y engouffra, le journal, il s'y cassa le nez. À partir de 1963, les deux branches se rejoignent, en ce sens qu'il devient... non pas le romancier du journal, mais de la *lecture* du journal. Dans le bilan que je viens de citer, il assigne au psychologue la position de... Pirandello ! Cela correspond d'ailleurs à l'impression que donnent ces notes de cours. Il s'absorbe dans chaque cas, tant et si bien que l'attention à l'individuel aboutit à une sorte de mimétisme des discours tenus par la personne sur elle-même, travail nécessaire pour entrer en possession de la pluralité. C'est un travail d'acteur. Il apprend une langue. Il s'exerce à parler le Stendhal, le Constant, ou plutôt leurs différents dialectes. Pas question de les réduire à une forme unitaire, ni à un langage connu ou convenu. Encore moins de les traduire.

D'où une sorte de paradoxe : ce travail empirique, souple, répétitif est basé sur une théorie, certes, mais une théorie du mode d'existence de la personnalité, et de son appréhension par autrui, et non de son contenu. Meyerson fuit toute caractérologie, comme toute psychanalyse. Il ne cherche ni à classer, ni à expliquer. Plutôt à déplier, à mimer. Saisir cette écriture comme une parole, dans l'interaction qui la fonde, la transaction qu'elle effectue. Il dit Pirandello. J'ai pensé parfois Nathalie Sarraute. Avec bien sûr en moins le génie d'une recreation... Mais c'est le mimétisme qui soutient tout, l'analyse passe dans le mouvement. Quand Meyerson en arrive à conclure, il y a comme une retombée. Pour se résumer il a recours à un vocabulaire psychologique assez banal. Je vais citer pour finir deux passages où il fait le bilan de sa lecture de Constant (8

janvier 1968), et de Stendhal (exposé du 12 mai 1966). Leur chute est analogue : le travail de lecture a fini par rendre *vie* à des textes a priori assez énigmatiques et opaques. Un satisfecit est décerné moins au texte... qu'au lecteur lui-même : empathie réussie, mission « Résurrection » accomplie !

Constant

X. Dernière question.

Ces écrits autobiographiques, qui ne nous donnent pas *la* personne de Constant, traduisent-ils une existence, nous donnent-ils l'expression d'une vie ?

Ici, je pense, on peut répondre : oui.

Mais il nous faut préciser ce qu'on peut entendre par là.

Pour l'essentiel deux traits : la vivacité écrite d'une existence, une continuité.

La vivacité

A mesure que nous lisons, nous voyons l'image s'animer, le personnage s'étoffer

nous sentons les actes et les motivations, les hésitations et l'inaction

nous saisissons des nuances dans les sentiments et l'expression

la figure d'abord un peu pâle, incolore et molle devient nette, caractérisée

elle s'individualise : nous voyons un individu particulier.

Et quand arrivent les moments des grandes crises politiques

c'est un homme que nous sentons, empêtré, longtemps indécis, puis agissant par foudres, par oscillations brusques.

Tout cela paraît finalement assez vivant [...].

Stendhal

Que devient, comment apparaît la personne d'Henri Beyle à travers toutes ces relativités ?

On a d'abord des impressions multiples assez diverses. On voit un garçon instable, incertain, inadapté ; sachant ce qu'il ne veut pas, ne sachant pas ce qu'il veut [...]

Mais quand on a suivi cette vie et qu'on en a saisi les étapes principales, on a d'autres impressions.

D'abord, cette vie se découpe en phases dont chacune apparaît comme un tableau. Le successif d'une phase se regroupe, et on a l'image d'une réaction à un type de situation. On voit et on sent : Henri Beyle apprenti comédien et auteur comique à Paris ; Beyle employé de commerce à Marseille ; Beyle intendant à Brunswick ; Beyle dilettante à Milan, Beyle journaliste à Paris ; Beyle consul.

Puis on finit par sentir cette vie dans son cours difficile. On sent monter la tension de vie jusque vers 1812, puis on la voit descendre. A côté, on note la recherche de l'écrivain, aussi compliquée que la vie, mais d'autre façon ; et on voit l'écrivain s'affirmer à une époque où la tension de vie baisse, où cesse la chasse au bonheur qui longtemps avait été la philosophie de la vie pour Beyle.

Quand on a ainsi suivi, à travers beaucoup de papiers, toute cette existence, on a beau savoir qu'il s'agit de textes d'un littérateur des années 1800 à 1840, on a l'impression d'avoir vécu cette vie. Quand on arrive aux dernières années et qu'on regarde en arrière, on se dit : comme c'est donc loin son enfance, un peu comme on se dirait : comme c'est donc loin mon enfance.

« Mon enfance... ». Ignace Meyerson y pense sans doute parfois, mais nous n'en saurons rien. Tout l'intérêt pour le roman de sa propre vie est passé en curiosité pour celle des autres. Cette curiosité ne porte pas sur la forme ou le genre journal, mais sur ce que j'appellerai l'alchimie biographique. Peut-être Meyerson se situe-t-il en fait à mi-distance de Pirandello et de... Sainte-Beuve ? Ce Beyle est un brave garçon, et en se donnant du mal, on finit par croire être dans sa vie. L'avantage de travailler sur le cas d'un écrivain connu est qu'on ne manque pas de combustible. L'inconvénient est qu'en ressuscitant la vie on réduit l'œuvre en cendres. Ma référence à Sainte-Beuve est perfide. Je ferais mieux d'évoquer la figure d'un Sartre, posant la question : « Que peut-on savoir d'un homme ? » et y répondant par *Questions de méthode, Critique de la raison dialectique* et les trois volumes de *L'Idiot de la famille*. Mais la référence à Sartre est écrasante. Le biographisme de Meyerson suit un cours plus modeste, un long travail de Pénélope qui parfois étonne ses disciples, et parfois les envoûte comme s'ils écoutaient Shéhérazade. La salle des archives de Fontainebleau devient une succursale du palais du sultan Schahriar.

Les cartons sont là sur ma table. Qu'ai-je fait d'autre moi-même qu'imaginer un personnage nommé Ignace Meyerson ? A partir d'un océan d'écritures où je n'ai plongé que de loin en loin... Avec le risque de faire son portrait devant ceux qui ont bien connu l'homme, moi qui n'ai appris l'existence de son travail que dix ans après sa mort, et n'ai jamais vu son visage. Ce sera un hommage à la puissance de l'écriture si l'un d'eux pouvait murmurer, comme lui se frottant les mains après son *Constant* : « Tout cela apparaît finalement assez vivant ».

*

Bibliographie

Ignace Meyerson, *Les Fonctions psychologiques et les œuvres*, Paris, Vrin, 1948, 223 p. (nouvelle édition, A. Michel, 1995, 293 p.).

Ignace Meyerson, « Quelques aspects de la personne dans le roman », *Journal de psychologie normale et pathologique*, janvier-juin 1951, p. 303-334.

Problèmes de la personne, exposés et discussions (Colloque du Centre de recherches de psychologie comparative, Paris, 29 septembre-3 octobre 1960), réunis et présentés par Ignace Meyerson, Paris, La Haye, Mouton, 1973, 491 p.

Ignace Meyerson, *Écrits, 1920-1983. Pour une psychologie historique*, introduction par Jean-Pierre Vernant, Paris, P. U. F., 1987, 421 p., ill. (Bibliographie des œuvres de l'auteur, p. 411-441).

Pour une psychologie historique, écrits en hommage à Ignace Meyerson, textes réunis et publiés par Françoise Parot, Paris, P.U.F., 1996, X-255 p.

*

Archives d'Ignace Meyerson, 1888-1983, 521 AP 1 à 67, Thérèse Charmasson, Daniel Deméllier, Françoise Parot... et al., Paris, Cité des sciences et de l'industrie, 1995, 143 p.

La Bibliothèque d'Ignace Meyerson (274 mètres linéaires) est abritée depuis 1993 par la Bibliothèque de l'Université du Val de Marne (Créteil).